

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleu ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Comprend du texte en anglais.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LE
MAITRE
— DE —
FRANÇAIS

REVUE MENSUELLE

DE GRAMMAIRE ET DE LITTÉRATURE

SOMMAIRE

1. Chronique, par LOUIS TESSON. — 2. Anarchie et Dynamite, par ADRIEN DUPUX. — 3. En sortant d'un bal (poésie), par FRANÇOIS COPPÉE. — 4. Le Théâtre Français. — 5. Les deux bals, par OSCAR MÉTÉNIER. — 6. Les deux blessés, par LOUIS TESSON. — 7. Choses et autres. — 8. Mots pour rire.
 - 2 ILLUSTRATIONS : 1. Victoria, B. C. — 2. Une ferme près de Brandon, Manitoba.
-

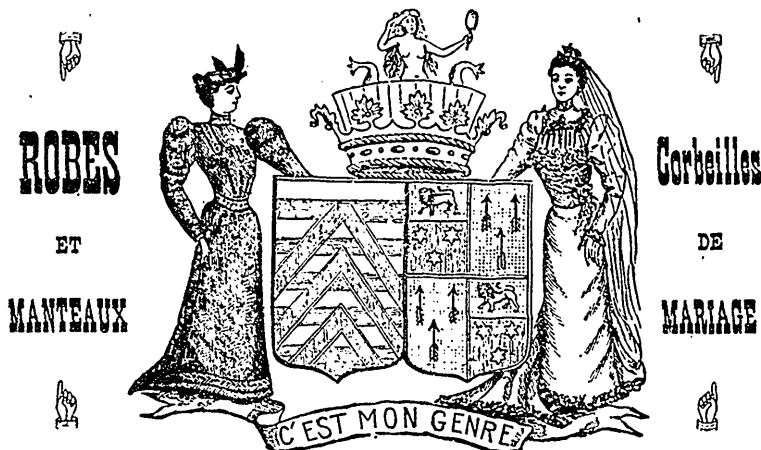
Montréal

PUBLIÉ PAR LOUIS TESSON & CIE

No 2269, RUE STE-CATHERINE

MADAME GEORGE & Cie

709 North Howard Street



BALTIMORE, MD.

MME DE FRONDAT

ROBES ET MANTEAUX

EVENING DRESSES A SPECIALTY

911 MADISON AVENUE

Baltimore, Md.

Mme MERMET

Modes de Paris

*Robes et Manteaux pour Dames
et Enfants*

FUR CLOAKS A SPECIALTY

846 N. Howard Street
BALTIMORE, MD.

School of Languages

728 N. HOWARD STREET

BALTIMORE, MD.

H. ROGÉ, A.B.S.B., - Director.

Mlle C. ABRY

French Teacher

205 W. 43RD STREET
NEW YORK

A. F. BORNOT

Teinturier - Degraisseur

S. E. Corner 17th and Fairmount Avenue, - PHILADELPHIA

SUCCURSALES :

1535 Chestnut Street, 113 S. Tenth Street, 1623 Columbia Ave., PHILADELPHIA

716 Market Street, WILMINGTON, DEL., et

1108 G. Street, N. W., WASHINGTON, D.C.

Spécialité de Nettoyage à Sec et Détachage

DEMI-NEUF POUR DENTELLES EN TOUS GENRES

... RIDEAUX, COUVERTURES, TAPIS, TENTURES ...

Remis à neuf.

TEINTURE - EN - NOIR - ET - COULEURS

HOTEL BUCHY

Pension Française

Vins, Liqueurs et Cigares

De Premier Choix

CHAMBRES GARNIES, PRIX MODÉRÉS

253 SOUTH SIXTH ST.

PHILADELPHIA, PA.

N. BUCHY, - Propriétaire.

A. CARON

Cordonnier

*Pour Dames, Demoiselles,
Messieurs et Enfants*

Commandes sur Mesure pour Bottines et
Pantoufles, - Prix Modérés

710 South Thirteenth Street

PHILADELPHIA, PA.

H. L. Rivard,

French Merchant Tailor,

110 S. Twelfth St.,

Philadelphia.

MISS E. D. HAMMOND

MODISTE

221 S. 9th Street, Philadelphia

ROBES

*Tailor-Made Suits, Tea-Gowns,
Wraps, Riding Habits,*

FANCY DRESSING SACQUES

Reception and Evening Costumes
a Specialty.

ALFRED GEROT

Restaurant Français

A LA CARTE

CONSOMMATIONS : DE : PREMIER : CHOIX

285 Washington Street, près Swan
BUFFALO, N.Y.

Restaurant Français

ALEXIS BOUSQUET

105 W. 29th STREET (près 6me Avenue), NEW-YORK

MAISON DE PREMIER ORDRE

Table d'Hôte avec Vin et Cafe : Dejeuner, 40c. Diner, 50c.

Vins, Liqueurs et Cigares Importés

DE PREMIERE QUALITÉ

HOTEL DE PARIS

76 Christopher St. - NEW-YORK

A Proximité des Bateaux et du Centre de la Ville

BELLES CHAMBRES DE 75c. à \$2.00

Table d'Hôte (sans rivale) avec vin, 50c. CAFÉ, JARDIN D'ÉTÉ

BUREAU DE TÉLÉGRAPHE.—Soul Hôtel de New-York ayant des prix français.

H. J. MATSON

Ex-Sommelier du Paquebot "La Touraine", Propriétaire

L. TRIPAULT

92 W. HOUSTON STREET, - NEW-YORK

Importateur de Vins Français et Liqueurs

*Vins purs de Californie reçus directement des vignobles et vendus
au plus bas prix.*

LE P'TIT BLEU, vin sans rival, seulement 65c. le gallon.

DEPOT DU CELEBRE WHISKEY PICKWICK CLUB

Exp. Gros, demi gros et détail.

Expéditions à l'intérieur.

LONDON, ONT.

WILLIAM J. BIRKS

*Organist Dundas Street
Centre Church,*

RECEIVES PUPILS FOR ORGAN
PIANO AND VOICE CULTURE AT HIS STUDIO

No. 11 Odd Fellows Hall

Terms on Application.

JULES DOUX

Maison Française de
Teinturerie et de Degraissage

FONDEE EN 1852

233 BLEECKER STREET

UTICA, N. Y.

Succursales à Watertown, Saratoga Spr'gs.
et dans les principales villes des
Etats-Unis.

Circulaire envoyée franco, sur demande.

CAFÉ FRANÇAIS

Vins, Liqueurs et Cigares

De Première Qualité

SALLE DE BILLARDS

470 6^{ME} AVENUE, - NEW-YORK

Entre 28^{me} et 29^{me} rue

VICTOR FRANCEZ, Propriétaire.

Burdock
B
BLOOD
B
BITTERS

CURES
BILIOUSNESS.

Biliousness or Liver
Complaint arises
from torpidity or
wroug action of the liver, and is a fruit-
ful source of diseases such as Constipa-
tion, Dyspepsia, Jaundice, Loss of Ap-
petite, Dizziness, etc. As a perfect liver
regulator

B. B. B. EXCELS

all others, having cured severe cases
which were thought incurable.

Mrs. Jane Vansickle, Alberton, Ont.,
was cured of Liver Complaint after
years of suffering by using five bottles
of B. B. B. She recommends it.

MISS HALSTEAD'S

Private School

FOR CHILDREN and OLDER GIRLS

1429 20th STREET

Corner of P. Street, N. W.

WASHINGTON, D. C.

Pension Française

Maison de premier ordre

1804 H. STREET, WASHINGTON, D. C.

H. SIBILLE, - Propriétaire

THE FRENCH TEACHER

Sent on receipt of TEN CENTS in postage
stamps.

Address: LOUIS TESSON,
29 Mansfield St., Montreal.

HOTEL RICHELIEU

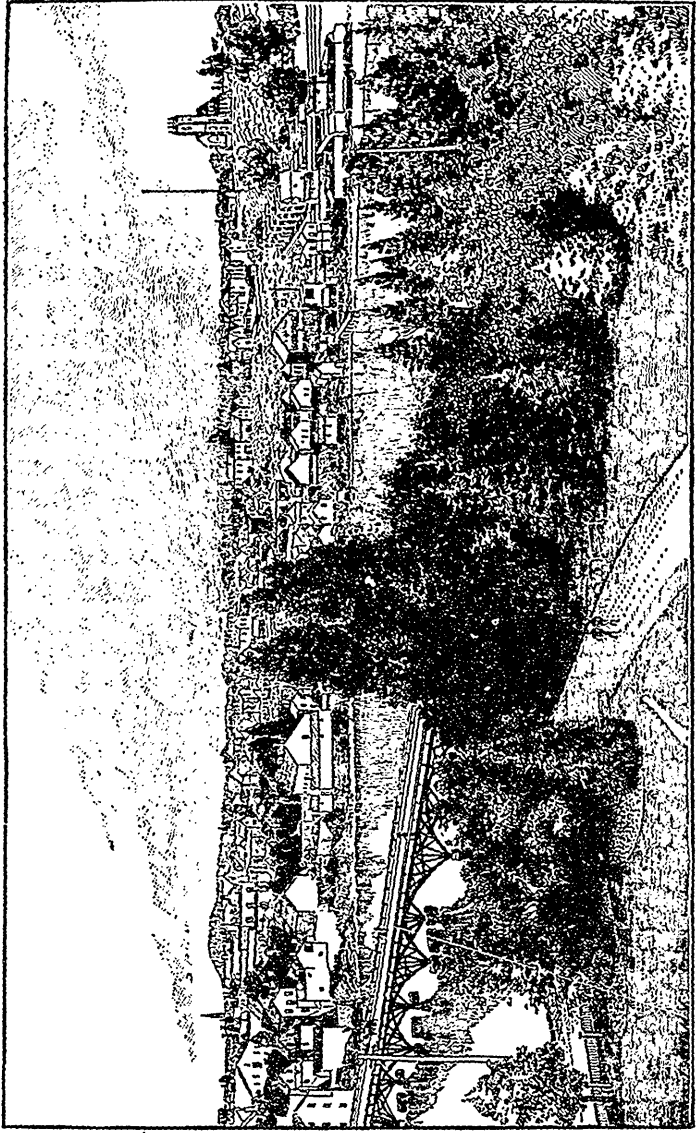
Chambres et Appartements Élégamment Meublés à PRIX MODÉRÉS

Restaurant à la Carte et Table d'Hôte sans pareille

DEJEUNER ET DINER, 50c., VIN COMPRIS

No. 12 CLINTON PLACE (*près Broadway*), NEW-YORK

ROUJON & DRIVET, Propriétaire



VICTORIA, B. C.

CHRONIQUE

DEPUIS longtemps, les souffles glacés de l'automne ont ramené au logis les *villégiataires* attardés sur les plages de l'océan et les transatlantiques débarqué les derniers touristes venus d'Europe. Adieu les bains, les joyeuses excursions à travers les campagnes déjà connues et revues avec un plaisir nouveau ; adieu les courses rapides en pays étrangers. Réconforté par une bonne vie en plein air, tout le monde est rentré dans ses foyers avec un soupir de satisfaction et s'est mis aux travaux de l'hiver.

Les écoliers sont accoudés sur leurs pupitres, la tête penchée sur des livres qui peut-être ne les intéressent guère. Mais, hélas ! tout passe vite en ce monde, surtout les vacances, et cette jeunesse studieuse doit apprendre de bonne heure à se préparer par l'étude aux luttes d'une existence où le plaisir n'est qu'un accident bien fugitif. Jeunes gens, n'ayez pas hâte de grandir pour secouer la tutelle de vos maîtres. Quand vous serez parvenus à notre âge, vous pousserez un soupir au souvenir de ces bonnes années passées sur les bancs de l'école et regretterez de n'en avoir pas tiré un meilleur parti. Sans doute, les progrès du siècle nous imposent chaque jour de nouveaux travaux ; mais en même temps la science pédagogique s'applique avec succès à nous les rendre plus faciles.

Ceux d'entre nos lecteurs qui étudient le français, les professeurs eux-mêmes qui enseignent cette langue ne peuvent manquer de se réjouir à l'idée que l'Académie française est sur le point d'adopter un plan de réforme orthographique. On rit de tout en France ; il ne faut donc pas s'étonner que cette innovation ait donné lieu à des critiques assez facétieuses. Mais, comme dit le proverbe, rira bien qui rira le dernier. En tout cas, ce n'est pas vous qui verserez des larmes amères sur la tombe de quelques bizarreries de syntaxe ou d'orthographe, si vénérable que soit leur ancienneté. Il y a des gens qui ne peuvent se faire à l'idée bien simple d'adopter l's comme marque générale du pluriel, ainsi qu'en anglais. Si on les écoutait, nous serions condamnés à porter à perpétuité des bonnets de coton, parce qu'il plaisait à nos grands-pères de se couvrir la tête de cette

coiffure nocturne aussi incommode que ridicule. Laissons-les maugréer tout à leur aise, et s'attacher obstinément à la routine. Suivons les pionniers courageux qui frayent de nouvelles routes aux jeunes générations.

Cette réforme fera donc le bonheur des étudiants; elle fera également celui des éditeurs, des imprimeurs et des libraires, car, vous le comprenez, il sera nécessaire de conformer le texte des livres d'études aux nouvelles lois académiques.

Le MAÎTRE DE FRANÇAIS s'y soumettra lui-même dès que ces règles seront définitivement adoptées, ce qui ne peut manquer de lui donner une importance toute spéciale pour ceux qui étudient le français. Dans l'intérêt bien compris, de ces derniers, nous voudrions persuader aux examinateurs de remanier leurs programmes dans un sens plus pratique en ce qui concerne les langues vivantes. Nous ne voyons pas l'utilité de jongler avec les subtilités théoriques d'une langue, avant d'en avoir acquis les premiers éléments. Ce serait demander trop pour le moment sans doute et nous nous contenterons d'exposer notre plan à ce sujet dans *The French Teacher*.

* * *

Mais laissons de côté la question des langues, la meilleure et la pire des choses, suivant Esope, ce qui ne nous empêchera pas de délier les nôtres pour continuer cette causerie.

De quoi parlerons-nous? Les sujets ne manquent pas au chroniqueur, s'il lui est permis de les glaner au gré de sa fantaisie. Citons en passant la crise monétaire qui n'a pas encore dit son dernier mot aux Etats-Unis, et la révolution au Brésil.

Ce sont des sujets trop bien connus pour qu'il soit utile d'y insister. L'Amérique aura bientôt regagné son équilibre un instant troublé par une législation risquée et surtout par le désarroi qui suit infailliblement tout changement d'administration. Elle ne peut souffrir longtemps d'une crise, si graves qu'en soient d'ailleurs les attaques, car elle puise sa force dans le sentiment de son union nationale, et c'est en y restant fidèle qu'elle affirmera victorieusement sa supériorité sur l'Amérique latine si déplorablement divisée. Le Brésil nous donne en ce moment un exemple de ce triste état de choses. En dépit des affirmations répétées de l'amiral Mello, il est bien difficile de ne pas voir dans sa révolte armée une tentative de renversement de la république et de restauration de la monarchie. Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, l'avenir appartient à la répu-

blique, et sur ce continent, une royauté a peu de chances de pouvoir s'implanter d'une manière durable.

Un simple coup d'œil jeté sur la situation européenne suffit pour nous montrer les symptômes de changements des plus rassurants pour la paix générale et le bonheur des peuples. Le fardeau de la triple alliance pèse de plus en plus lourdement sur les masses sans qu'elles en puissent voir les avantages. Depuis quelque temps déjà l'Autriche s'est rapprochée sensiblement de la Russie, et il vient de se former en Italie un comité composé de grandes notabilités du pays ayant pour but de provoquer ou faire naître toutes les occasions possible d'amener un rapprochement avec la France. C'est de bon augure. En attendant, la France, dans ses dernières élections, vient d'affirmer son attachement à la république par une imposante majorité. C'est dire que la période des luttes énervantes vient de finir et que l'heure des travaux sérieux a enfin sonné.

Consciente de sa force, la France peut se recueillir et consacrer quelques instants aux souvenirs de ses gloires nationales. En est-il de plus pure et de plus touchante que celle de Jeanne d'Arc, à qui la ville de Chinon vient d'élever une magnifique statue équestre ?

* * *

Elle a treize ans, la petite Jeanne. Elle est grande, et déjà formée, brune, les cheveux noirs, simple de maintien, très belle. Quand viennent ses parents champenois, du village de Vouthon, elle aide sa mère à les bien recevoir, d'une grâce enjouée, et leur fait bonne chère. Elle s'entend à filer et à coudre, elle bêche la terre du jardin, elle cueille des fleurs à la marge des champs et les tresse en guirlandes pour les églises d'alentour. Ses compagnes de prédilection s'appellent Hauviette et Meujette, avec lesquelles elle chante des cantiques en filant et, parfois, lutte de vitesse à la course, à travers les prés. De temps à autre, elle garde les troupeaux du bourg, mais seulement à son tour et non coutumièrement. On ne lui a pas appris à lire et à écrire. A quoi lui servirait ?...

Son plus grand plaisir naît de la chanson des cloches, qui s'égayent ou qui pleurent dans l'air léger. Pour stimuler le zèle du carillonneur, elle lui donne, un jour, de la laine de ses moutons. Et toujours, et partout, elle prie d'un ferveur qui l'élève jusqu'à l'extase. Dans les feuilles du bois Chenu, sans nul tumulte au ciel ou sur la terre, des voix mystérieuses l'entretiennent distinctement. Saint Michel, sainte Marguerite, qui fut la patronne de sa sœur morte ; sainte

Catherine, dont elle voit, chaque matin, la statue à l'église, descendent vers elle, soufflent l'héroïsme sur son cœur. La vierge promise à la patrie, c'est elle-même. Qu'elle ne résiste pas ! Il est en son destin de brandir l'épée à la tête des soldats de France. Des doutes l'assaillent ; elle halète ; une affreuse angoisse fait perler la sueur à son front. Pour se ressaisir, elle revient aux soins du ménage, car sa simplicité ne s'est point démentie. Les Voix, des années durant, l'obsèdent, la harcèlent, lui révèlent des secrets. Jeannette, enfin, s'ouvre à son père du long tourment de sa mission. " Plutôt que de te laisser partir, dit le vieil homme, je te noierais de mes mains ! " Un temps, la prédestinée se résigne.

Mais, de plus en plus, crient les voix impérieuses. Au-dessus de l'obéissance filiale s'affirme le Devoir. Accompagnée d'un de ses parents, la paysanne s'échappe, dans sa robe élimée de drap rouge. On la présente à Baudricourt, qui manque de la souffleter, n'aimant point les folles et, rudement, la congédie. Or, loin de décourager d'un tel accueil, la voici qui attend, six semaines, dans son labeur de fille du peuple, l'instant de reparaitre devant le capitaine et de s'en aller trouver le roi.

La suprême détresse étend son voile, à présent, sur le pays entier. Il n'y a plus, nulle part, que désespérance. Adviene que pourra : l'on essaiera de tout. Dieu sait par qui peut venir la victoire. Jeannette a revêtu la tunique noire, le pourpoint, les chausses à aiguillettes ; elle a serré les éperons sur ses housseaux et couvert ses cheveux coupés en rond du chapeau des sergents d'armes. Les bourgeois de la châtellenie ont payé son équipement et son cheval même, du prix de seize livres. Au dernier moment, Baudricourt lui ceint sa propre épée. Depuis sept ans se préparait le mystère de cette heure, à laquelle, ardemment, la Vierge aspirait. En elle, il n'est souci de vivre ni de mourir. Fièbre et joyeuse, au soir tombant, suivie de quatre gentilshommes, elle part pour Chinon où est le roi de France. La paysanne de Domrémy n'est plus plus : l'héroïne se lève.

Onze jours se prolonge la chevauchée. Le onzième, apparaissent les tours et les pinacles de la cité royale. A mille peines, elle est introduite dans la grand'salle, après des moqueries de courtisans. Charles VII, par une façon d'épreuve bien voisine de la dérision, met un de ses complaisants à sa place et se dissimule, quand elle paraît, sous un habit d'emprunt. Pourtant elle vient droit à lui elle l'étonne au vif, elle l'émeut. Va-t-on lui confier une armée ? —

Non, pas encore. Des magistrats, des théologiens, et même tout un conseil de "prudes femmes" sont commis à Poitiers pour l'examiner. Son passage à Chinon n'aura été qu'un arrêt d'étape, mais d'étape décisive. Ce n'est point de là qu'elle s'élançe, l'étendard flottant, l'épée de Fierbois à la ceinture, pour la délivrance d'Orléans; c'est de Poitiers. Seulement, dans cette ville, nous n'entrerons pas aujourd'hui avec elle, nous contentant de rappeler qu'on y conserve, au musée municipal, le montoir de l'Hôtellerie de la Rose, qui lui servit, dit-on, à se mettre en selle, en son départ guerrier.

Sur ses pas, à son cri, se sont enflammées les populations, un indicible enthousiasme, tout fait d'espoir, l'a salué. Le pays souffrait trop. Il se veut libre. Elle lui a donné l'affranchissement. Ah! qu'on a raison d'ériger partout, partout des monuments à la grande Française! Mais plaçons sa radieuse image si haut que toute discorde expire autour du piédestal. La gloire de Jeannette d'Arc appartient à jamais, indivisiblement, à tous les citoyens de France. Une seule idée la résume: l'indépendance de la patrie.

* * *

Si ce n'est pas trop de fatuité de notre part, nous exprimerons timidement l'espoir que nos lecteurs n'ont pas encore complètement oublié une de nos précédentes chroniques où nous faisons part d'une trouvaille assez originale, sous forme d'enseigne cueillie sur les murs de Montréal. La voici en toutes lettres:

X. ACCORDEUR DE PIANOS ET REMPLAILLEUR DE CHAISES.

C'était, à notre avis, le *nec plus ultra* du cumul. Mais il ne faut jurer de rien en ce bas-monde. Voici qu'un de nos confrères parisiens vient de découvrir, rue St-Denis, No 122, à Paris, cette annonce qui fait rêver:

M^{LE} AGATHE DUCHAT,

POMMES DE TERRE FRITES ET LEÇONS DE PIANO.

Voilà certes une femme précieuse, comme son nom l'indique bien, et pas une précieuse ridicule de Molière, car le proverbe est toujours juste, il n'y a pas de sots métiers; il n'y a que de sottes gens.

Il est toujours bon d'avoir plusieurs cordes à son arc dans un siècle où les professions dites libérales — ô ironie des mots! — sont

souvent celles qui payent le moins libéralement, ou du moins sont tellement encombrées qu'on est exposé à y mourir de faim. Les Parisiens pourront se dégoûter du piano ; mais jamais des pommes de terre frites.

Il serait curieux de savoir si Mlle Duchat est essentiellement une marchande de pommes de terre frites que des dispositions musicales innées ou l'ambition pousse à tapoter du piano. Mystère. Le cas serait curieux à examiner, et si nous allons à Paris, avant longtemps, comme nous en avons l'espoir, nous nous proposons de le mettre à jour.

Quoi qu'il en soit, voilà un bon exemple donné à la plus belle partie du genre humain. Déjà de ce côté de l'Atlantique, beaucoup de jeunes filles, appartenant aux plus riches familles, considèrent un cours de cuisine pratique comme le complément indispensable de toute bonne éducation. Elles viennent deux ou trois fois par semaine s'asseoir au foyer hospitalier de quelques-uns de nos grands chefs et humer les délicieuses effluves qui s'échappent de leurs casseroles en ébullition, tandis que leurs petites mains blanches épluchent délicatement les carottes et les pommes de terre. La cuisine a aussi sa musique et sa poésie qui, mieux que le piano et les odes de Victor Hugo et les stances de Lamartine, font souvent la paix et la joie d'un ménage. Avec leur bon sens pratique, les Américaines ont bien compris cette vérité. Dans un pays où l'aristocratie n'est pour ainsi dire qu'un accident, où les fortunes s'écroulent plus vite, parfois, qu'elles ne s'édifient, où l'avenir est toujours incertain, il est bon d'être prêt pour toutes les éventualités, d'autant plus que le travail est ici en honneur et n'enlève rien de sa considération à qui que ce soit. Un revers de fortune, n'est qu'un accident fâcheux, mais non un déchéance, comme c'est le cas trop souvent en Europe.

Et, cependant, là aussi un mouvement démocratique se dessine de plus en plus et il part de haut. On ne peut s'empêcher d'admirer la sagesse de la reine Victoria qui a voulu donner à ses fils une profession manuelle. La charmante princesse de Galles, on le sait, est une habile tailleuse, ainsi que ses filles. Les trônes ne sont guère solides à notre époque, et si jamais le duc d'York ne pouvait monter sur celui de sa grand'mère, il ne serait probablement pas au dépourvu. De telles conjectures sont peu probables et paraissent exagérées. Cependant, il ne faut pas oublier qu'une foule de nobles chassés par la révolution française ont souffert terriblement à

l'étranger, alors qu'ils auraient pu se faire, en exil, une existence plus facile et plus indépendante, s'ils avaient acquis dans leur jeunesse la connaissance de quelque travail manuel, et surtout si les préjugés de leur naissance et de leur éducation ne leur en avaient pas inspiré le dégoût comme d'une chose déshonorante.

On revient de ces idées-là aujourd'hui, même en France. Le président Carnot est très fier de montrer à ses amis son chef-d'œuvre de compagnon menuisier.

Pour avoir manier dans sa jeunesse le rabot et la scie, il n'en est pas moins un bon ingénieur et un excellent président. Je pourrais multiplier les exemples et descendre même jusqu'à votre humble serviteur. Mais à quoi bon ? Laissez-moi plutôt terminer cette chronique fin d'année, sinon fin de siècle, en vous souhaitant, pour 1894, santé, bonheur et prospérité, en un mot tous les biens qu'un pauvre diable de chroniqueur peut désirer sincèrement aux autres, mais n'ose pas espérer pour lui-même.

LOUIS TESSON.

ANARCHIE ET DYNAMITE

Il y a des gens qui ont la rage de tout expliquer pour tout excuser. Rien qui ne leur soit prétexte à analyse psychologique et à épanchement d'indulgence. On en a vu ces jours derniers plaider les circonstances atténuantes pour les dynamiteurs de Barcelone et de Paris : peu s'en est fallu qu'ils n'aient donné tort aux dynamités.

Et l'assassin de M. Georgewitch, ce beau fils qui, après un dîner escroqué, s'amuse à enfoncer son tranchet dans le dos d'un inconnu pour le punir d'avoir de trop beaux habits, que n'a-t-on pas dit et écrit sur son compte ? On nous a servi un Léauthier (c'est ainsi qu'il se nomme) avant la lettre et après la lettre ; car on a fait les honneurs de l'impression à une lettre par lui écrite à l'un de ses maîtres en anarchie, et il n'est guère de chroniqueurs qui n'aient commenté ce précieux document. Dépense bien inutile de temps, d'encre et de psychologie ! Quand l'Ennemi des Lois se révolte contre elles, remettons-le sans phrases aux mains des Lois, pour être traité suivant ses mérites. C'est trop de complaisance que de s'intéresser ainsi à l'état d'âme du dynamiteur.

Le seul état d'âme qui, en l'espèce, soit digne d'intérêt, c'est celui

du dynamité ou, pour mieux dire, du dynamitable. Esquissons-le brièvement. Lorsqu'un bourgeois (j'appelle de ce nom, à l'exemple des anarchistes d'ailleurs, quiconque a des moyens d'existence à peu près suffisants et surtout avouables, c'est-à-dire l'immense majorité de la nation française), lorsqu'un bourgeois se trouve en face d'un exploit de l'anarchie, quels sentiments peut-il bien éprouver? Pitié pour autrui, crainte pour soi, indignation contre les coupables, cela va sans dire, mais il est douteux qu'il s'en tienne là et qu'il ne resente pas quelque envie d'incriminer aussi son temps et son pays et de faire le procès à la civilisation en la personne de ses facteurs principaux : la science et la liberté. "Les premiers torts sont à la science : sans elle, pas de dynamite. Elle avait bien besoin d'inventer cet infernal produit. — Et la liberté, en compensation de quelques bienfaits, que de maux elle nous inflige ! N'est-ce pas elle qui facilite l'œuvre du dynamiteur ?" De là à regretter les ignares ténèbres des vieux âges, ou les douceurs du pouvoir absolu, il n'y qu'un pas.

Ce pas, il ne faut pas qu'on le fasse, et l'on n'a pas le droit de le faire. Il suffit en effet de réfléchir un peu pour se convaincre que, malgré la dynamite, la vie humaine est moins menacée, moins précaire qu'autrefois. Songez qu'il n'y a pas deux cents ans, on faisait son testament avant d'entreprendre le moindre voyage ; que des bandes armées tenaient la campagne, détroussant et assommant les voyageurs, poussant l'audace jusqu'à forcer les portes des places fortifiées pour dévaliser les caisses privées ; que les incendiaires avaient beau jeu, en l'absence de tout secours efficace, à faire flamber par un jour de grand vent des villages et même des villes. Evoquez ces souvenirs et tant d'autres pareils, et vous serez bien forcés de convenir que la France offre à ses habitants bien plus de sécurité qu'au temps jadis, et que Ravachol et ses émules ne sont que des petits compagnons au prix de Cartouche, de Mandrin et de Schinderhannes. Vous conclurez ainsi que le crime a toujours été ingénieux pour arriver à ses fins, et qu'il a fait bien plus de victimes parmi nos pères que parmi nous.

La science et la liberté sont donc hors de cause et la civilisation avec elles. On ne saurait les rendre responsables de la perversité de quelques individus qui se mettent d'eux-mêmes hors la loi et l'humanité.

Cela ne veut pas dire d'ailleurs qu'il n'y ait pas d'autres respon-

sabilités engagées dans l'affaire. Il y en a au contraire et qui pèsent, savez-vous sur qui ? Tout simplement sur nous autres, bourgeois de tout étage et de tout acabit.

Nous avons péché tout d'abord par excès de curiosité et de sensiblerie. Curieux, nous l'avons été, non à la façon du savant qui porte ses regards de tous côtés pour tout comprendre, mais à la manière du déceuvré qui veut sans cesse du nouveau pour échapper à l'ennui. Blasés sur les vérités sociales, nous avons joué avec le paradoxe et l'utopie. C'est ainsi que l'on a vu les gens du bel air se faire l'écho des imaginations de Tolstoï et autres rêveurs exotiques. Puisque les salons avaient leurs socialistes et leur anarchistes, l'Eglise ne pouvait manquer d'avoir les siens : il s'est trouvé des prédicateurs pour enseigner en chaire les théories les plus risquées et des fidèles pour recevoir leur enseignements. Inutile après cela de parler des réunions publiques et des énormités qui s'y sont débitées.

Peu à peu, ce public bourgeois qui ne demandait qu'à se divertir, s'est pris au piège de sa curiosité. A force d'entendre répéter en tous lieux et sur tous les tons les revendications les plus audacieuses, il a fini par croire qu'elles étaient fondées. C'est alors que la sensiblerie a eu son tour. Certes, il est bon, je dis plus, il est nécessaire de compatir aux maux toujours trop nombreux de l'humanité : il n'est pas moins nécessaire d'en chercher le remède et de s'associer, dans un esprit de justice et de solidarité, à toute réforme qui peut les adoucir, mais c'est à condition que l'on restera dans les limites du possible, sans verser dans la chimère. Or c'est précisément ce qu'on a fait. On a gémi sur le malheur des temps ; on a dénoncé, sans preuves, la misère toujours croissante de la condition humaine ; on a laissé dire que, de l'aveu même de ses privilégiés, la société était trop gâtée pour admettre telle ou telle réforme partielle et qu'il n'y avait d'espoir d'amélioration que dans un remaniement général, dans un bouleversement de fond en comble.

Jugez si les ennemis de la société ont laissé tomber cet aveu, et le parti qu'ils en ont tiré pour leur propagande.

Une autre faute, et plus grave encore, c'est la peur avouée, visible à tous les yeux, qui s'est emparée du bourgeois à la vue des premiers exploits de l'anarchie. Quand on pense que, pour appliquer à un criminel avéré la juste rigueur des lois, il a fallu le traduire devant deux cours d'assises, on est bien forcé de constater et de

déplorer une poltronnerie qui n'est, à le bien prendre, qu'un encouragement à de nouveaux crimes. Mais c'est trop insister sur une défaillance qui sera probablement sans récidives.

Voilà le bourgeois bien et dûment confessé. Examinons maintenant avec lui quelle conduite lui sera la plus avantageuse et la plus honorable par ces temps d'anarchie. L'examen ne sera pas long : il n'y a qu'à se comporter comme on fait en temps d'épidémie : les deux situations se ressemblent tellement qu'elles réclament la même manière d'agir.

Lorsque le choléra se fait craindre, on veille à la frontière et dans les ports pour écarter les objets de provenance suspecte et fermer le passage à la contagion. On prévient le mal, ce qui est plus habile que de le laisser éclater et surtout plus facile que de le guérir. Que si, malgré les précautions prises, un cas vient à se produire, on en est quitte pour isoler le malade et tout est dit.

Appliquez le même traitement à l'anarchie, et vous en viendrez à bout. Ayez, pour la prévenir, une police bien organisée à qui vous ne refuserez, comme vous l'avez fait trop souvent jusqu'ici, ni les subsides ni l'appui moral nécessaires à son fonctionnement. Quelque anarchiste réussit-il, malgré tout, à passer à travers les mailles du filet, renvoyez-le devant des juges qui lui appliquent la loi, sans passion comme sans faiblesse.

Quant aux rares attentats qui pourront ainsi se produire, prenez-en votre parti, comme de la foudre, de l'incendie, des inondations, des naufrages, des accidents de voiture et de chemin de fer. Faites mieux encore : assurez-vous contre eux. Quand les explosions de dynamite seront inscrites et tarifées sur les polices d'assurances, vous n'en aurez plus peur.

Et, surtout, dispensez-vous d'honorer les dynamiteurs d'une attention qui les grandit à leurs propres yeux et ne fait qu'éveiller et surexciter leur forfanterie ou leur fanatisme.

ADRIEN DUPUY.

Toto se promène à la campagne. Il aperçoit un âne.

—Papa, est-ce que l'âne a quelquefois mal aux dents ?

—Assurément.

—Eh bien, il doit lui en falloir du coton pour remplir ses grandes oreilles.

POÉSIE

EN SORTANT D'UN BAL

On n'a pu l'emmener qu'à la dernière danse.
 C'était son premier bal, songez ! et la prudence
 De sa mère a cédé jusqu'au bout au désir
 De la voir, embellie encor par le plaisir,
 Résister du regard au doigt qui lui fait signe,
 Ou venir effleurer, d'un air qui se résigne,
 L'oreille maternelle où sa claire voix d'or
 Murmure ces deux mots suppliants " Pas encor ! "
 C'est la première fois qu'elle entre dans ces fêtes.
 Elle est en blanc ; elle a, dans les tresses défaitses
 De ses cheveux, un brin délicat de lilas.
 Elle accueille d'abord d'un sourire un peu las
 Le danseur qui lui tend la main et qui l'invite,
 Et rougit vaguement, et se lève bien vite,
 Quand, parmi la clarté joyeuse des salons,
 Ont préludé la flûte et les deux violons.
 Et ce bal lui paraît étincelant, immense.
 C'est le premier ! Avant que la valse commence,
 Elle a peur tout à coup et regarde, en tremblant,
 Au bras de son danseur s'appuyer son gant blanc.
 La voilà donc parmi les grandes demoiselles,
 Oiselet tout surpris de l'émoi de ses ailes !
 Un jeune homme lui parle et marche à son côté.
 Elle jette autour d'elle un regard enchanté
 Et qui de toutes parts reflète des féeries,
 Et devant les seins nus couverts de pierreries,
 Les souples éventails aux joyeuses couleurs
 Semblent des papillons palpitant sur des fleurs.

Pourtant, elle est partie, à la fin. Mais son rêve
 Reste encore sous le charme et, la suivant, achève
 Cette première nuit du plaisir révélé.
 Dans le calme du frais boudoir inviolé,
 Assise, — car la danse est un peu fatigante, —
 Elle ôte son collier de perles, se dégage
 Et tressaille soudain de frissons ingénus
 En voyant au miroir son col et ses bras nus.
 Puis, le petit bouquet qui meurt à son corsage
 Dans son dernier parfum lui rappelle un passage
 De la valse où ce blond cavalier l'entraînait.
 Elle cherche un instant sur son mignon carnet
 Un nom que nul encore n'a le droit de connaître,
 Tandis qu'entre les deux rideaux de la fenêtre
 L'aube surprend déjà la lampe qui pâlit.

LE THÉÂTRE FRANÇAIS

“ Qui aime bien châtie bien,” dit le proverbe. Voilà peut-être qui explique les sorties un peu fortes de notre presse contre le Théâtre Français à Montréal. Il faut lui tenir compte de ses bonnes intentions tout en se demandant si elle ne dépasse pas le but. La critique est facile et l'art est difficile, ne l'oublions pas. Rien de plus aisé que de remarquer les défauts d'une pièce, et l'amour-propre du critique entrant en jeu, il est certain qu'il en laissera passer le moins possible ; encore s'il n'y avait qu'un critique, il pourrait céder quelquefois à l'indulgence et fermer bénévolement les yeux ; mais il y en a plusieurs, et naturellement c'est à qui fera le plus de remarques, montrera le plus de talent, aux dépens de ce pauvre Théâtre Français. On oublie que c'est une entreprise nouvelle, qui a besoin d'encouragements ; on ne tient pas assez compte des difficultés contre lesquelles elle se heurte journellement. Dans ces circonstances, beaucoup d'indulgence nous semble être de bonne mise et de bonne politique.

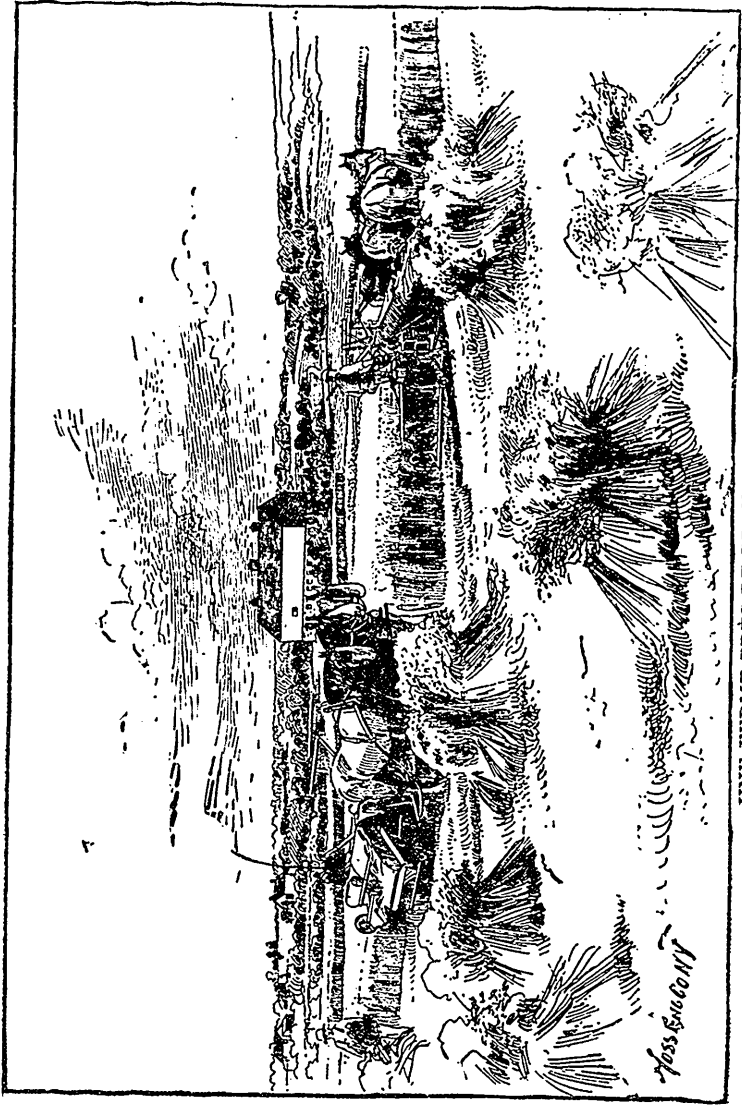
S'il y avait ici plusieurs scènes françaises, une juste rivalité s'établirait tout naturellement entre elles dans l'intérêt même de l'art. Il n'y en a qu'une à peine établie. Tout doit donc concourir à l'asseoir sur des bases solides ; c'est le but à atteindre, et il serait vraiment déplorable que le succès fût compromis par des excès de zèle, quelque légitime d'ailleurs qu'en soit le mobile dans le domaine de l'esthétique.

Le Théâtre Français fera vite son chemin, surtout si on le laisse faire, et si on ne lui met pas trop de bâtons dans les roues. Les défauts, les difficultés inévitables de l'heure présente disparaîtront peu à peu. Il y a déjà un grand progrès de réalisé sur les premières représentations. Cette marche ascendante vers la perfection ne peut que s'accroître de jour en jour et, avant longtemps, M. Sallard aura doté ce pays d'une excellente scène française où, de tous côtés, accourront des flots de spectateurs.

Chose est en train d'inculquer de bons principes à son fils :

—Vois-tu, mon enfant, il ne faut jamais remettre au lendemain ce que tu peux faire aujourd'hui.

—En ce cas, papa, répond le moutard, passe-moi le reste du gâteau que je le finisse.



UNE FERME PRÈS DE BRANDON, MANITOBA.

LES DEUX BALS

I

Madame de Sarnem songeait à marier sa fille. Elle l'avait tenue en chartre privée le plus longtemps qu'elle avait pu, mais Mathilde comptait seize printemps et il en coûtait à la mère de ne plus pouvoir avouer trente-cinq ans.

Il fallait bien vite à la jeune fille un mari, un mari de province qui l'emmenât à cent lieues dans quelque sous-préfecture, ou mieux un baron d'Allemagne, qui triplerait la distance ; au pis aller un mari nomade qui ne toucherait le port de la Chaussée-d'Antin que tous les deux ou trois ans.

Madame de Sarnem se donna un hiver pour caser sa fille et elle résolut de faire danser à cet effet une fois par quinzaine.

Mais les danseurs sont rares, plus rares que les danseuses ; elle pria donc ses amis et surtout Arthur de Morigny, de lui indiquer des sujets.

Arthur inscrivit sur la liste d'invitation les noms de deux de ses camarades, Jules de Breuil et Maxime d'Avreux.

II

Maxime était peintre, d'une famille ancienne, mais à moitié ruinée, en revanche fort beau garçon et garçon d'esprit.

Il se rendit le mardi suivant, vers dix heures, au No 58 de la rue de la Chaussée-d'Antin, nomma madame de Sarnem en passant devant le concierge, qui lui répondit comme d'usage par un grognement inarticulé, et s'engagea dans l'escalier.

Guidé par le son d'une musique lointaine, il s'arrêta devant la porte du second étage qui était ouverte et d'où l'œil entrevoyait une série de vestibules.

Maxime entra jeta son paletot au vestiaire et se dirigea vers la porte du salon en soufflant son nom à un laquais.

Le nom de Maxime se perdit dans un solo de cornet à pistons, et le danseur se faufila parmi les rangs des auditeurs debout. Il avait la vue très basse et remit au prochain entr'acte le soin de découvrir Arthur d'une part, et de l'autre la maîtresse de la maison.

La recherche du premier fut infructueuse, mais une dame qu'il

jugea être la dame de céans fut par lui saluée jusqu'à terre et il lui dit avec l'aplomb d'un homme intimidé :

—Madame, je dois vous être présenté dans quelques instants par un mien ami absent encore à cette heure.

La dame sourit, fit un salut de la tête en la détournant vers un couple majestueux qui entraît, et Maxime se retrouva vis-à-vis de lui-même.

Il jugea que le moment était venu d'inviter la demoiselle de la maison et il la chercha des yeux. Son voisinage lui fut révélé par un concert de voix, qui briguaient l'honneur d'emporter la promesse d'une valse ou d'un quadrille.

A son grand étonnement, la jeune fille, légèrement troublée par le concours dont elle était l'objet, dit, en voyant Maxime percer la foule pour arriver à elle :

—Je crois bien, messieurs, que j'ai promis à monsieur le premier quadrille.

Tous les yeux se tournèrent vers Maxime, qui se garda bien de détromper sa belle interlocutrice et qui soutint son rôle avec un admirable sang-froid, car à l'ouïe de la ritournelle qui se fit entendre incontinent, le peintre tendit, en s'inclinant, la main à la jeune fille.

Maxime n'était pas un fat ; il eût fallu l'être pour supposer un calcul dans la préférence de hasard que vient à manifester une personne que l'on aperçoit pour la première fois de sa vie. Il attribua donc la méprise de la jeune personne à une distraction ou à une ressemblance et il fit bien, mais il en demeura impressionné comme d'une faveur, et cette circonstance insignifiante établit sur le champ une sorte d'intimité entre sa danseuse et lui.

—Mademoiselle, lui dit-il, vous connaissez M. Arthur de Morigny ?

—Non... oui... balbutia la jeune fille, oui, un peu... très peu !

—Diable ! pensa Maxime, voilà qui est drôle, un ami de la mère !

Cependant les couples se mêlaient et se démêlaient pour la première figure. Quand Maxime se retrouva immobile à côté de la jeune fille, il remarqua pour la première fois qu'elle était blonde, jolie adorablement, et qu'elle avait les yeux bleus. Il lui dit des choses extravagantes, mais encadrées par des habitudes de courtoisie et des manières d'homme bien élevé qui en tempéraient l'éclat un peu folâtre. La jeune fille, qui était fort intelligente, devina

Maxime plutôt qu'elle ne le comprit. Sans doute, ces compliments lui firent l'effet d'une musique nouvelle, mais rêvée depuis longtemps. Elle répondit sans colère, sans surprise, en assez de mots cependant pour achever de lui tourner la tête.

—Monsieur, dit-elle à Maxime qui prenait congé d'elle en la reconduisant, je crois bien que j'ai commis une erreur, ce n'est pas que je la regrette... mais ce n'est pas vous qui m'aviez invitée pour le quadrille.

—Mademoiselle, répond Maxime, le bonheur est ainsi fait... il ne favorise certaines gens comme moi... que par hasard.

—Je ne crois pas au hasard, riposta la belle en souriant.

—Merci donc à la Providence, et à vous merci !

...Et cette nuit-là, Maxime, rentrant chez lui, se jeta tout habillé sur son lit en murmurant de très bonne foi et avec une consternation comique :

—Je suis amoureux !... Je suis fichu !

III

—Madame de Sarnem ?

—Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur.

Savez-vous si M. de Morigny est arrivé ?

—Il a dîné ici, monsieur.

—Bien ! annoncez monsieur Jules de Breuil.

On dansait au piano. Madame de Sarnem était vêtue de blanc comme une jeune fille, avec une petite couronne d'aubépine sur le front. Sa fille, vêtue comme elle, paraissait être sa sœur cadette.

Madame de Sarnem était jolie et Mathilde assez bien faite, mais cette dernière avait les traits communs, la tournure gauche, le geste saccadé.

Jules demanda à Arthur si Mathilde était un parti.

Arthur répondit affirmativement.

Madame de Sarnem demanda à M. de Morigny qu'elle était la position sociale de Jules et Arthur lui dit qu'il était employé dans une administration publique aux appointements de trois mille francs par an, avec l'espoir d'un avancement prochain.

—Qui le conduira en province ?

—Cela dépendra de lui.

—Pourrait-il être préfet ?

—Je n'y vois pas d'inconvénient.

—Bon !

—Mon Dieu ! pensa Jules en reconduisant, après une valse, Mathilde à sa place, que cette jeune fille est mal attifée et laide... et qu'elle danse mal ! Mais c'est un parti !

Toutefois personne aux yeux de madame de Sarnem ne parut cavalier plus accompli que Jules de Breuil, et il sortit le dernier — invité à tous les mardis.

IV

—Pourquoi n'es-tu pas venu, hier, au bal des Sarnem ? dit Jules à Maxime qu'il rencontra sur le boulevard, puisque de Morigny t'avait fait inviter ? Je ne t'y ai pas vu ?

—Tu ne m'y as pas vu, riposta Maxime, par cette raison toute simple que ni toi, ni de Morigny n'y étiez.

—C'est toi qui n'y étais pas.

—Allons, trêve de plaisanterie, dit Maxime en humeur de prendre tout de travers.

—Alors comment trouves-tu mademoiselle de Sarnem ? reprit bravement Jules, ne trouvant pas de meilleur moyen pour forcer l'incompréhensible entêtement de son ami, que d'admettre sans examen cette fable à laquelle il paraissait tenir.

—Comment je l'ai trouvée ? Mais adorablement belle.

—Là... vraiment ?

—Ce n'est pas ton avis ? demanda froidement le peintre.

—Sûrement... non !

—J'en suis fâché pour toi ! riposta Maxime. Cela ne fait l'éloge ni de ton intelligence, ni de ton goût !

—Mais alors, fit Jules de plus en plus surpris, tu es amoureux de mademoiselle de Sarnem ?

—Oui, parfaitement ! Tout à fait amoureux ! amoureux comme tu ne le seras jamais de la femme que tu trouveras la plus aimable et la plus belle de toutes, amoureux comme je ne l'ai jamais été !

—Alors, déclara tranquillement Jules, tu n'as jamais vu mademoiselle de Sarnem.

—Je t'entends ! riposta Maxime froidement. Tu trouves le sujet indigne d'attirer l'œil d'un artiste apparemment. Parlons d'autre chose, veux-tu, car mon cœur est plein, mon esprit charmé ! Tu ne crois pas à l'amour, toi, n'est-ce pas ? Eh bien ! tout est dit. Parlons d'autre chose !

—Ah ! c'en est trop ! fit Jules qui évoquait dans sa pensée l'image de l'héritière de Sarnem. Mais, mon cher ami, comment toi, un artiste, as-tu pu t'illusionner à ce point, mais Mathilde de Sarnem est laide, bête et gauche... Elle a une qualité, ajouta-t-il aussitôt, elle est riche... très riche, et c'est à considérer...

Le sourcil de Maxime se fronça d'une façon menaçante.

—Je ne puis prolonger un tel entretien, qui a déjà trop duré, articula-t-il d'une voix ferme. Si tu as voulu me mystifier, je trouve la plaisanterie d'un goût douteux ; si tu parles sérieusement, c'est que tu me prends pour un fou ou un malhonnête homme... demain matin, deux de mes amis iront te demander de quelle façon tu entends la chose.

Et Maxime, raide comme la justice, tourna le dos à Jules de Breuil.

—Oh ! c'est sûr, il est fou ! se dit Jules, qui ne revenait pas de son étonnement.

V

Cette aventure, qui n'eut pas de suites, fit du bruit. Ce fut Arthur de Morigny qui trouva la clef de l'énigme.

Maxime d'Avreux avait tout simplement assisté à la soirée donnée le même jour au deuxième étage du No 58 de la Chaussée-d'Antin, par le baron de Chênevière, tandis que Mme de Sarnem donnait la sienne au troisième étage de la même maison.

Et c'est de la belle Diane de Chênevière que Maxime était devenu subitement amoureux.

Par miracle, il avait plu, et c'est ainsi que, le mois prochain, Arthur de Morigny servira de premier témoin à ses deux amis épousant, le peintre : la belle Diane, et, Jules de Breuil : la riche Mathilde.

OSCAR MÉTÉNIER.

LES DEUX BLESSÉS

QUAND Jules revint à lui, il faisait nuit noire. Il se souleva péniblement sur un coude, pour sonder du regard les ténèbres environnantes.

Une vive douleur au côté arrêta son mouvement ; il y porta la

main et sentit qu'il y avait du sang. Alors ses souvenirs lui revinrent un à un. On s'était battu ferme dès la pointe du jour, pendant plusieurs heures ; il avait tiré maints coups de fusil sur les lignes ennemies, embusqué avec sa compagnie sur la lisière du bois ; puis, tout à coup, il s'était senti frappé et il était tombé sans connaissance au pied d'un arbre. Maintenant, tout, autour de lui, n'était que ténèbres, immobilité et silence. Il entrevoyait vaguement, ça et là, des corps de soldats, des cadavres sans doute, couchés dans les hautes herbes. La mort planait au-dessus de ce champ de bataille avec une majesté dont le calme terrible était à peine troublé par le roulement confus d'une canonnade lointaine.

La première pensée de Jules fut pour Jeannette. Il la revit telle qu'il se l'était représentée tant de fois depuis le commencement de cette malheureuse guerre.

C'était au moment du départ des réservistes. Jeannette tout en pleurs était venue se jeter à son cou, en le suppliant de se ménager, de ne pas s'exposer. Recommandation bien inutile ; mais enfin il n'était pas encore perdu. Un sourire flotta dans l'ombre sur ses lèvres pâles devant l'image de la jeune fille, et il sentit sur son front brûlant errer une douce haleine, comme le dernier baiser de sa fiancée. La dernière lettre qu'il avait reçue d'elle était dans la poche intérieure de sa capote, sur son cœur ; il y porta la main pour s'assurer qu'elle y était encore.

Pendant, l'aube s'était levée, toute blanche, toute timide, derrière un rideau de brouillards, comme si la nature, honteuse des œuvres des hommes, eût voulu couvrir d'un voile de deuil cette scène de dévastation et de carnage.

Jules se souleva de nouveau et but à son bidon une bonne gorgée d'eau-de-vie qui lui rendit quelques forces ; puis, s'appuyant sur son fusil comme sur une canne, il se mit à marcher.

Il allait ainsi péniblement depuis dix minutes à peine, cherchant à sortir du bois, pour voir s'il n'apercevrait pas au loin quelque maison où il pût trouver un refuge, lorsque tout à coup, au détour du sentier qu'il suivait, se dressa la silhouette d'un soldat allemand.

Instinctivement, Jules recula d'un pas et se mit en garde, la baïonnette en avant ; puis il s'avança vers l'ennemi, qui s'était arrêté, mais paraissait résolu à se défendre. La colère, le danger décuplaient les forces de Jules : il ne voulait pas mourir. Ce fut

avec une rage de bête féroce qu'il se lança sur le soldat allemand. Il lui porta en pleine poitrine un grand coup de baïonnette qui l'étendit à ses pieds.

L'arme pourtant n'avait fait que glisser sur la cuirasse du soldat ; le choc seul l'avait renversé. Jules ébauchait un mouvement pour le frapper de nouveau, lorsque soudain la réflexion l'arrêta :

—Non, ce serait trop lâche, fit-il ; cet homme ne peut pas se défendre : il est complètement étourdi.

Et il releva son arme.

Une lettre s'était échappée de la main de l'Allemand pendant sa chute. Cela l'intriguait, il la ramassa et la lut. En parcourant ces lignes, de douces larmes d'émotion lui mouillaient les yeux, car il croyait relire la lettre de sa Jeannette bien-aimée. C'étaient les mêmes expressions de tendresse, les mêmes élans du cœur, la même sollicitude inquiète. . . Tout ce qu'il pouvait avoir au cœur de haine et de vengeance se fondait à la douce chaleur de cet amour immense qui embrase l'humanité entière, ne reconnaissant aucune barrière, ni de race, ni de nationalité.

Jules se figurait à la place de ce soldat évanoui à ses pieds ; il pensait à la douleur qu'éprouverait Jeannette en apprenant sa mort. Alors il n'hésita plus, et, maudissant de tout cœur la guerre et ses horreurs, il se pencha vers l'Allemand, lui souleva doucement la tête et lui frictionna les tempes.

Au bout de quelques minutes, celui-ci ouvrit les yeux. Comme il promenait autour de lui des regards égarés :

—N'aie pas peur, mon vieux, lui dit Jules ; bois une bonne goutte d'eau-de-vie ; cela te ranimera.

Et comme l'Allemand bégayait des mots de remerciement, Jules lui prit la main et la serra dans la sienne.

—Va, dit-il d'une voix attendrie qu'il essayait de rendre bourrue, tu n'a pas besoin de me remercier ; si tu as la vie sauve, tu le dois à ta *Gretchen*. Tiens, voici sa lettre ; ne la perds pas. Elle est précieuse, comme tu le vois, puisqu'elle vient de te sauver la vie.

—Tu as donc une fiancée, toi aussi ?

—Oui.

—Quel est son nom ?

—Jeannette.

—Jeannette ! je ne l'oublierai jamais.

Et, bras dessus bras dessous, tout en parlant de leurs fiancées, le

soldat français et le soldat allemand s'en allaient lentement à travers les champs semés de cadavres.

C'était la vie surnageant au-dessus de la mort, l'espérance au-dessus du néant.

L'amour, encore une fois avait vaincu ces haines féroces qui ensanglantent l'humanité.

LOUIS TESSON.

CHOSSES ET AUTRES

M. Levasseur, de l'Institut, a donné, à son retour de Chicago, d'intéressants détails sur cette ville dont la superficie dépasse déjà celle du département de la Seine et dont les maisons ont cependant un nombre fantastique d'étages.

La construction la plus colossale, le "Masonic Temple," est à vingt-deux étages et par conséquent les ascenseurs y sont de première nécessité. La façon dont on élève ces bâtiments paradoxaux est des plus curieuses. Quand les fondations en pierres sont établies, on élève sur elle une carcasse métallique. C'est seulement après ce travail que le maçon remplit avec les briques et le plâtre les interstices de la cage qui va devenir une maison. Là encore, la façon d'opérer est originale. Le maçon commence par l'étage supérieur, afin de ne pas souiller les étages inférieurs pendant que s'exécute la maçonnerie.

* * *

LE CHIFFRE 13 EN ALLEMAGNE. — Au cours d'une des dernières séances du conseil municipal de Francfort-sur-le-Mein, il s'est élevé un débat qui a mis en lumière un fait assez singulier.

Un membre de l'assemblée communale a fait remarquer que, dans un certain nombre de rues de la ville il avait constaté l'absence du chiffre 13 dans la série des nombres servant à numérotter les maisons. Sur interpellation, le chef du service de la voirie municipale a reconnu l'exactitude du fait, en alléguant que l'administration avait cru devoir déférer au désir de plusieurs propriétaires de maisons, qui redoutaient de voir leur immeuble porter ce numéro. Cette déclaration a provoqué l'hilarité de l'assemblée et le chef du service de la voirie a été invité à rejeter dorénavant toute demande motivée sur des considérations de cette nature ; on a fait observer dans la discussion qu'en ce qui concerne la ville de Paris, la pratique constante du service municipal était en ce dernier sens.

MOTS POUR RIRE

La foule s'arrêtait un jour devant la boutique d'un industriel de la rue Saint-Honoré; je fis comme les autres et je vis, écrit sur les vitres :

“On est prié de ne pas confondre ce magasin avec celui d'un autre charlatan qui est venu s'établir en face.”

En soirée, chez Mme X...

Un domestique, engagé le matin, traverse le salon avec un plateau de rafraîchissements, où, parmi les verres pleins, il y a quelques verres vides.

—A quoi pensez-vous, Joseph? demande la maîtresse de la maison. Pourquoi n'y a-t-il rien dans ces verres?

—Madame, c'est pour les personnes qui n'ont pas soif!

Un petit garçon, en visite avec sa mère, a vu un magnifique perroquet dans l'antichambre.

—Oh! madame, je voudrais bien aller caresser le beau perroquet qui est dans l'antichambre.

—Cela n'est pas possible, mon enfant, il te mordrait.

—Et pourquoi me mordrait-il?

—Parce qu'il ne te connaît pas.

—Eh bien! venez avec moi, et vous lui direz que je m'appelle Paul.

NOTICE

Subscribers and advertisers are requested to send money by either post-office orders, registered letters or express-orders, never by checks.

J. MARIEN
Ladies & Gentlemen'
HAIR DRESSER

Hair Goods, Perfumery and Toilet
Requisites of all descriptions.

SPECIALTY: Ladies' Hair Dressing and Shampooing.

Bell Telephone 4779

2300 & 2302 St. Catherine St.

MONTREAL

Literary and Commercial
Translations

Address

LOUIS TESSON

29 MANSFIELD ST.

MONTREAL

THE FRENCH TEACHER

This work, the first part of which is published in pamphlet form, is the fruit of several years experience in teaching the French language, especially to English people.

It is offered as a useful auxiliary to the teachers of our schools, who desire to add a little diversion to their regular programme, and to lead their scholars to write and speak French by a less monotonous process than the one generally followed.

It cannot fail to equally stimulate the interest of advanced pupils, by its entirely new manner of presenting grammatical rules and the current expressions of conversation which are prolific of so much difficulty to foreigners.

Above all it recommends itself to those persons who desire to commence the study of French. By reading carefully each lesson and by doing the exercises indicated, they will be able in a short time to understand the language sufficiently well to express their thoughts properly.

A copy will be mailed on receipt of ten cents in postage stamps. Address Louis Tesson, 29 Mansfield Street, Montreal, or LE MAITRE DE FRANÇAIS.

Le Maître de Français

MONTHLY REVIEW

Published by *LOUIS TESSON & CO.*

Head Office : - - - 2269 St. Catherine Street, Montreal

BRANCH OFFICES

CANADA

OTTAWA.—MM. FLEURY & FICHOI (The School of Languages), 138 Wellington St.

TORONTO.—MR. JOHN P. MCKENNA, 80 Yonge Street.

UNITED STATES

BOSTON.—M. G. ALBA RAYMOND (College Lafayette), 112 Berkeley Street.

CHICAGO.—MM. A. R. McCLURG & Co., Madison and Wabash Streets.

NEW YORK.—M. F. BERGER (Académie Française des États-Unis), 353 Broadway.

WASHINGTON.—J. D. GAILLARD, corner F. and 9th Streets.

TERMS OF SUBSCRIPTION:

ONE YEAR	\$2.00
SIX MONTHS	1.25

Les abonnés du MAITRE FRANÇAIS ont le privilège de lui envoyer à corriger autant d'exercices et de compositions qu'il leur plait, moyennant QUINZE CENTS en timbres-poste par correspondance.

Hamilton Ladies' College

AND CONSERVATORY OF MUSIC

... Established 1860 ...

All its College work taught by Professors who are honor graduates of Universities and Colleges. Pupils can find here any subject they may desire, either University or Preparatory, with Diploma at the end of each Course. The College has nearly 450 graduates.

THE CONSERVATORY OF MUSIC teaches Piano, Organ, Violin, Guitar, Harp, any instrument required.

It prepares for the degree of Bachelor.

THE ART DEPARTMENT furnishes splendid advantages: Crayon, Water Colors, Oils, China, etc. The Art Master gives personal instruction to each Pupil.

The College building contains over 150 rooms, spacious and beautiful Parlors, Halls, Dining room.

No healthier building in the Dominion. Daily exercises in walking and physical culture.

For Catalogue and Terms, address the Principal

A. BURNS, S.T.D., L.L.D.



All Sensible People

Travel by the

Canadian Pacific Railway



GRAND TRUNK REFRESHMENT ROOMS

... BONAVENTURE STATION ...

MONTREAL

The most Elegant Railway Refreshment Rooms on the Continent

ELECTRIC FANS

Meals Served at All Hours at Reasonable Rates

👉 **CUISINE UNEXCELLED** 👈

H. L. McGUIRE,

Lessee and Manager

WHAT IS THE MATTER?

TOOTH-ACHE!

STOP-IT!! —USE— HOW???

STOP-IT!

The Great TOOTH-ACHE Remedy

Sold everywhere, 15c. a bottle.

WALLACE DAWSON

169 ST. LAWRENCE ST.

QU'AVEZ-VOUS?

LE MAL DE DENTS!

Arrêtez-le!! Comment???

EMPLOYEZ LE

STOP-IT!

Le Grand Remède du Mal de Dents

En vente partout, à 15c. la bouteille.

WALLACE DAWSON

169 RUE ST-LAURENT, MONTRÉAL.



Established since over 40 years.

CHARLES LAVALLÉE

Successor to A. LAVALLEE

35 St. Lambert Hill, Montreal

MUSICAL INSTRUMENTS ALWAYS ON HAND

An assortment of the best BRASS and STRINGED INSTRUMENTS from the best European makers. Also, VIOLIN, VIOLA, VIOLONCELLO, GUITAR, BANJO, STRINGS of superior quality. Repairs of every description.

Specialty: Repairing of Violins and Harps.

Artist and Ladies' Violins made to order.

HAMILTON COLLEGE OF MUSIC

CORNER MAIN AND CHARLES STREETS

PIANO, ORGAN, VIOLIN and all orchestral instruments. The voice—Production, development, cultivation and style.

Diplomas granted, teachers' certificates granted, artists' certificates granted, testimonials granted.

Terms for piano \$6 per term of ten weeks (2 lessons per week) to \$30, according to advancement. The grade system, similar to that in vogue in the Public Schools, is adopted, with daily reports to parents or guardians. Quarterly examinations in theory and practice under the immediate supervision of the director.

Special rates to resident students.

Students boarding in the College have the advantage of being constantly under the supervision of the teacher during their hours of practice as well as while receiving instruction.

For further particulars send for catalogue, or apply at the College.

D. J. O'BRIEN, Director.

SCHOOL FOR BOYS

429 SOUTH SALINA ST.

SYRACUSE, - N. Y.

Scholars prepared for best Colleges and Scientific Schools. Only a limited number accepted, and careful attention given to the individual needs of each.

CHAS. C. SHERMAN, B.A., (YALE),

PRINCIPAL.

LE SAMEDI

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

Publication Littéraire, Humoristique, Scientifique et Sociale.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: - LIONEL DANSEREAU

Abonnement: Un An, \$2.50; Six Mois, \$1.25 (strictement payable d'avance)

PRIX DU NUMERO, 5 CENTIMS

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, M.M. DANSEREAU, BELLEAU & CIE, No 516 RUE CRAIG, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI", MONTRÉAL.

IT PAYS TO ATTEND THE BEST!

CENTRAL

BUSINESS COLLEGE

CORNER YONGE AND GERRARD STREETS, TORONTO

Is undoubtedly the largest and best equipped Business College in Canada ; investigate before you decide what College to attend. A poor selection means a failure, a good selection means success. We never offer inducements like the payment of railway fare, cheap tuition or guaranting situations, in order to secure patronage. Thorough work is the great magnet which draws students to the college. Our former students who are now occupying some of the best positions in Canada and the United States, speak in glowing terms of our College, and the result is that our schools in Toronto and Stratford are well filled with energetic young men and women from the homes of representative business, professional and agricultural men throughout Canada. COMMERCIAL SHORTHAND, PENMANSHIP and ENGLISH COURSES. Students admitted at any time.

Catalogues free.

SHAW & ELLIOTT, Principals.

M^{me} DEMONGEOT,

721 11th Street, N. W.

WASHINGTON.

MME DEMONGEOT'S LADIES' INVISIBLE WIGS,

GENTS' FINE WIGS,

HAIR DRESSING, CUTTING AND SHAMPOOING,

DEMONGEOT'S HYGIENIC HAIR DRYER.

In this Establishment will be found always the best quality of goods in HAIR and PERFUMERY LINES, such as Waves, Curls, Braids, Frizzes, Half Wigs, Puffs and Rolls, etc. Demongeoat's Ambrosial Hair Tonic, Eau de Quinine, Eau Sedative, Brilliantine and Per Oxide of Hydrogen for Blonding and Bleaching the Hair and Instantaneous Hair Dye. None but the very best material used for its manufacture.

Demongeoat's Patent Braid Mounter, Weaving Apparatus and Hair Rooting Machine, for sale to the trade, and sent to every State.

Free Consultation for the Disease of the Hair and Scalp.

THE

Livingston Park Seminary

ROCHESTER, N. Y.

FOUNDED IN 1858

BOARDING AND DAY SCHOOL

FOR YOUNG LADIES AND CHILDREN

Special attention given to Music and
the Modern Languages

Young : Ladies : fitted : for : College

For Circulars and terms, apply to

MISS G. C. STONE,

Principal

School re-opens, September 20th, 1893

The Highest Standard of Excellence in Point of
Flavor, Nutrition and Digestibility

Has been attained by

JOHNSTON'S FLUID BEEF

The public have a positive guarantee that they are getting the best possible form of concentrated nourishment.

REFUSE ALL SUBSTITUTES.

CAFÉ DE L'ARCADE

Maison Française de Premier Ordre

2336 RUE STE-CATHERINE

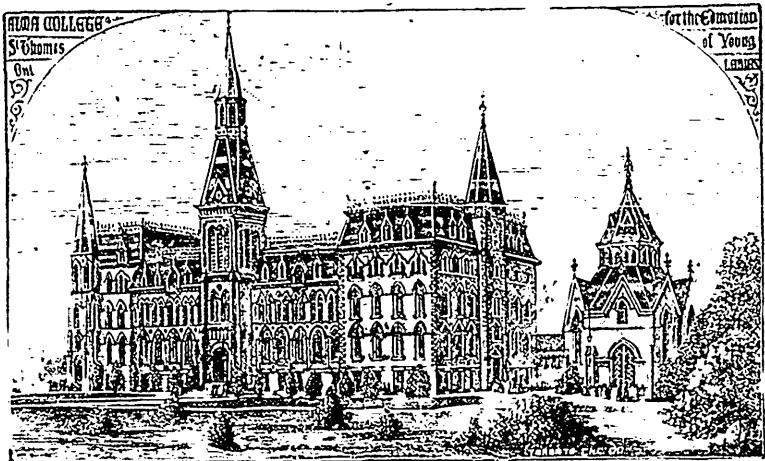
MONTREAL, CAN.

DEJEUNER de 7.30 h. à 10 h. DINER de midi à 2. h.

SOUPER de 5.30 à 8 h.

... *SALLE PARTICULIÈRE POUR DAMES* ...

PRIX MODÉRÉS



ALMA

THE LEADING
CANADIAN COLLEGE
FOR YOUNG WOMEN

Graduating Courses in Literature,
Languages, Music, Fine Arts, Elo-
cution, Commercial Science.

Faculty of 20 University Graduates
and Certificated Teachers.

RATES LOW.

Attendance 200 from all parts of
America.

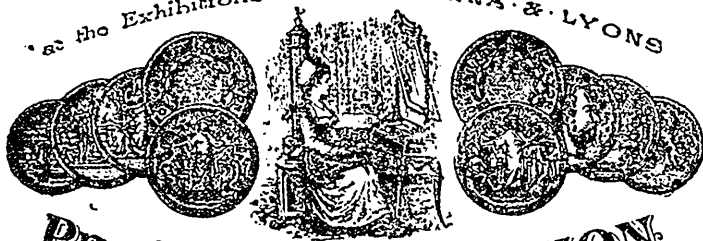
For 60 pp. illustrated catalogue write Principal AUSTIN A. M.

SAINT THOMAS, ONT.

HAIR-DRESSING-ESTABLISHMENT.

5 PATENTS . 6 PRIZE MEDALS

at the Exhibitions of PARIS . VIENNA . & . LYONS



Professor J. ROCHON

912-14th, Street, N.W. Branch 716 11th St., N.W.
WASHINGTON D.C

CHAP. FOUR LYON

Imprime par Dansereau, Belleau & Cie, 516 Rue Craig, Montréal.

